

RAGNAR JÓNASSON

LA DERNIÈRE TEMPÊTE



« L'un des meilleurs romans
policiers de l'année »

selon The Sunday Times et Financial Times

LA TRILOGIE **LA DAME DE REYKJAVÍK**



La dernière tempête



DU MÊME AUTEUR

Trilogie « La Dame de Reykjavík »
(avec Hulda Hermannsdóttir)

La Dame de Reykjavík

Éditions de La Martinière, 2019

Points, 2020

L'Île au secret

Éditions de La Martinière, 2020

Série des « Enquêtes de Siglufjörður »
(avec Ari Thór Arason)

Dans l'ordre original de parution en Islande :

Snjór

Éditions de La Martinière, 2016

Points, 2017

Nátt

Éditions de La Martinière, 2018

Points, 2019

Sótt

Éditions de La Martinière, 2018

Points, 2019

Vík

Éditions de La Martinière, 2019

Points, 2020

Mörk

Éditions de La Martinière, 2017

Points, 2018

Sigló

Éditions de La Martinière, 2020

Points, 2021

RAGNAR

JÓNASSON

**La dernière
tempête**

Traduit de l'islandais par Jean-Christophe Salaün

**Éditions
de La Martinière**

Ce roman, dernier volet de la trilogie *La Dame de Reykjavík*,
relate des événements survenus dix ans
avant *L'Île au secret*, le second volet de la trilogie,
et vingt-cinq ans avant *La Dame de Reykjavík*, le premier volet.
Dans ce livre, l'enquêtrice Hulda Hermannsdóttir a quarante ans.

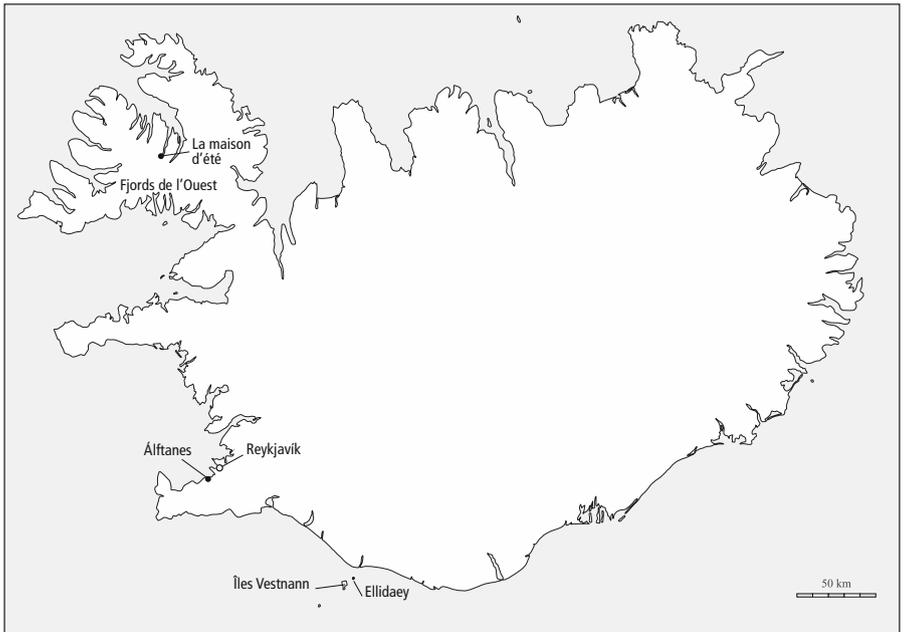
Titre original : *Mistur*
© Ragnar Jónasson, 2017
Publié avec l'aimable autorisation
de la Copenhagen Literary Agency A/S, Copenhague

ISBN : 978-2-7324-9711-2

© Pour la traduction française, Éditions de La Martinière, 2021
Une marque de la société EDLM

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Carte de l'Islande



À Kira et Natalia

Les jours s'écoulaient avec lenteur
tandis que les années s'envolaient
et moi, je continuais de te parler dans le vide.

Ólafur Jóhann Ólafsson, *Almanach* (2015)

Prologue

Février 1988

Hulda Hermannsdóttir ouvrit les yeux.

La fichue torpeur qui l'enveloppait refusait de se dissiper. Elle aurait voulu dormir toute la journée, même ici, au commissariat, sur cette chaise inconfortable. Heureusement, elle avait son propre bureau où elle pouvait s'isoler, se perdre dans ses pensées ou fermer les paupières un instant. Les dossiers s'empilaient ; elle n'était pas parvenue à se replonger dans une seule affaire depuis son retour de congé, deux semaines auparavant.

Snorri, son supérieur, avait bien remarqué son changement d'attitude, mais il se montrait compréhensif. Elle avait tenu à revenir au travail, ne supportant plus de rester enfermée à la maison avec Jón. Même le paysage extraordinaire de la péninsule d'Álftanes, où ils habitaient, n'avait plus d'effet sur elle. Elle n'entendait plus le murmure du ressac, ne distinguait plus les étoiles ou les aurores boréales qui illuminaient le ciel. Et c'est à peine si Jón et elle s'adressaient encore la parole. Elle répondait à ses questions occasionnelles mais avait cessé d'amorcer le moindre échange.

Évidemment, les ténèbres hivernales n'arrangeaient

rien. C'était la saison la plus froide, la plus sombre. Chaque jour semblait plus sinistre que le précédent et la neige n'avait cessé de tomber durant tout le mois de février. À intervalles réguliers, on apercevait sur la route des voitures abandonnées, et Hulda devait faire preuve d'une prudence accrue pour rejoindre Kópavogur au volant de sa Skoda, malgré les solides pneus cloutés dont le véhicule était équipé.

Pendant quelque temps, elle avait douté de retourner un jour au travail. De sortir à nouveau de la maison, quitter son lit, quitter sa couette. Mais dans la situation actuelle les choix étaient limités : c'était soit rester chez elle avec Jón, soit travailler du matin au soir, malgré ses difficultés à se concentrer.

Elle passait donc ses journées dans son bureau à ranger documents et rapports, à prétendre les consulter sans réussir à s'en convaincre. La situation s'arrangerait, tôt ou tard. Certes, elle ne surmonterait jamais complètement la culpabilité qui la rongait, mais avec un peu de chance, celle-ci finirait par diminuer. En revanche, sa colère ne faisait que s'intensifier. Jour après jour, elle sentait la fureur et la haine grandir en elle et la dévorer de l'intérieur, sans parvenir à lutter contre. Il fallait qu'elle trouve un moyen d'expulser ces émotions négatives, d'une manière ou d'une autre...

Son téléphone se mit à sonner. Absorbée par ces sombres pensées, Hulda ne réagit pas immédiatement. Ce n'est qu'au bout d'un long moment qu'elle posa les yeux sur l'appareil.

– Allô ?

– Hulda, ici Snorri.

Elle sursauta. Son supérieur ne l'appelait qu'en cas d'urgence. En général, leurs échanges se limitaient aux

réunions matinales. Il ne se mêlait pas beaucoup de ses enquêtes.

– Ah, oui, bonjour.

– Tu peux passer me voir ? Je dois te parler de quelque chose.

– J’arrive tout de suite.

Elle raccrocha, se leva et jeta un rapide coup d’œil dans le petit miroir qu’elle gardait dans son sac à main. Bien qu’en proie à un terrible mal-être, elle refusait de montrer le moindre signe de faiblesse au travail. Ses collègues étaient évidemment au courant de la situation, mais sa plus grande crainte était qu’on la renvoie chez elle. Elle avait besoin de s’occuper, c’était le seul moyen de ne pas perdre la raison.

Snorri lui sourit quand elle pénétra dans son bureau spacieux. Percevant de la pitié dans son regard, elle jura en silence.

– Comment te sens-tu, ma Hulda ? demanda-t-il en l’invitant à s’asseoir.

– Ça va, ça va. Compte tenu des circonstances.

– Beaucoup de travail ?

– Oui, pas le temps de m’ennuyer. Je finalise des dossiers de l’année dernière, je ne devrais pas en avoir pour longtemps.

– Tu es sûre que ça va ? Je suis tout à fait prêt à t’accorder un congé supplémentaire, si besoin. Bien sûr, *nous* avons aussi besoin de *toi*, comme tu le sais, mais nous voulons nous assurer que tu es en état de gérer des affaires difficiles.

– Je comprends bien.

– Et tu l’es ?

– Quoi ?

– En état ?

– Oui, mentit-elle, le regardant dans les yeux.
– Bon. On vient de nous confier une nouvelle affaire. J'aimerais que tu t'en charges.

– Ah ?

– Une affaire délicate. Sacrément sinistre, même, ajouta-t-il en fronçant les sourcils. Homicide probable dans l'Est. Nous devons envoyer quelqu'un sur les lieux immédiatement, et je n'ai personne d'aussi expérimenté que toi sous la main.

Le compliment aurait pu être formulé de manière plus élégante, mais Hulda s'en contenta.

– Je veux bien y aller. Je suis prête, affirma-t-elle sans y croire. Où, exactement ?

– Dans une ferme au milieu de nulle part. À vrai dire, j'ai été étonné d'apprendre qu'il y avait des éleveurs dans ce coin.

– Est-ce qu'on connaît l'identité de la victime ?

– De la victime ? Excuse-moi, Hulda, j'aurais dû être plus précis. Il n'y en a pas qu'une. La scène était apparemment assez effroyable, on ne sait pas précisément depuis quand les cadavres gisaient là-bas, sans doute depuis Noël...

Première partie

Deux mois plus tôt
– juste avant Noël 1987

1

Fin.

Erla reposa le livre, s'appuya au dossier de son vieux fauteuil élimé et inspira profondément.

Quelle heure pouvait-il bien être ? Elle l'ignorait ; cela faisait longtemps que l'horloge du salon ne fonctionnait plus, plusieurs années à vrai dire, et ils n'étaient pas assez bricoleurs pour la réparer. Comme elle était lourde et difficilement déplaçable, ils n'avaient jamais sérieusement envisagé de la porter jusqu'à leur vieille jeep et de l'emmener au village. Il n'était d'ailleurs même pas certain qu'elle rentre dans la voiture, ni que quiconque là-bas ait les connaissances adéquates pour réaliser un tel travail. Non, non, elle resterait là comme un énorme bibelot. C'était le grand-père d'Einar qui l'avait achetée, il l'avait lui-même transportée depuis le Danemark, selon la légende familiale. Il avait étudié là-bas, dans un lycée agricole, avant de rentrer en Islande et de reprendre l'exploitation familiale. « C'était leur destinée », disait toujours Einar. Celle de son grand-père, celle de son père et, aujourd'hui, la sienne. Son grand-père était décédé depuis longtemps, et son père aussi, à un âge

très précoce. Vivre ici, travailler ici était éprouvant, autant pour le corps que pour l'âme.

Et à présent, pour ne rien arranger, il faisait froid – ce qui n'avait rien de surprenant, à cette période de l'année. La maison était ancienne, et lorsque le temps se dégradait, nul autre moyen pour se maintenir au chaud que de s'envelopper dans une couverture épaisse. C'est ce qu'elle avait fait, mais ses mains, restées à l'air libre pour feuilleter les pages de son livre, étaient désormais glacées. Un sacrifice qu'elle était prête à accepter, car la lecture lui apportait plus de plaisir que toute autre activité ; avec un bon bouquin, elle voyageait loin, si loin de son quotidien, dans une autre culture, un autre pays où le soleil brillait et où les conditions de vie étaient plus clémentes. Cela ne signifiait évidemment pas qu'elle était ingrate face à sa vie ici. C'était l'héritage laissé par les ancêtres d'Einar, elle avait fini par accepter son sort et fait de son mieux dans les circonstances qui étaient les siennes. Erla avait grandi en ville, à Reykjavík, durant l'après-guerre, et elle n'avait assurément pas projeté de devenir l'épouse d'un fermier dans l'est désertique de l'Islande. Mais elle avait rencontré Einar. L'amour n'attendait pas, et à vingt ans à peine ils avaient eu Anna.

Elle ne vivait plus avec eux, et sa maison était beaucoup plus confortable que la leur. Construite bien après le corps de ferme, à une petite distance, elle était auparavant louée à des exploitants. Le pire, lorsque le temps se déchaînait ainsi, c'était de ne pas pouvoir y accéder – du moins, pas aisément. Au plus fort de l'hiver, la jeep restait généralement garée à sa place. Ses quatre roues motrices, ses clous et ses chaînes ne suffisaient même plus quand la neige s'abattait sans

relâche, jour après jour après jour. Dans de telles conditions, le mieux était sans doute de marcher, éventuellement équipé de raquettes. Fort heureusement, Einar et Erla étaient de bons skieurs. Il n'aurait pas été désagréable de pouvoir aller plus souvent skier sur de vraies pistes, même très occasionnellement, mais le temps leur manquait, et leurs finances étaient serrées. L'exploitation suffisait à peine à leur survie, impossible de dépenser des sommes importantes dans les loisirs ou les voyages. Le couple n'en parlait d'ailleurs pas beaucoup. Leur principal objectif, qui n'avait jamais vraiment dévié, était de continuer à trimer pour maintenir la ferme à flot et éviter que leur budget ne tombe dans le rouge. Dans l'esprit d'Einar, l'honneur de sa famille était en jeu. Il portait sur ses épaules le lourd bagage de ses ancêtres, qui semblaient le hanter dans chaque pièce de la maison.

Le grand-père, Einar Einarsson premier du nom, veillait sur eux dans la partie la plus ancienne, où Erla se trouvait à présent. Il avait bâti ces murs « de ses mains nues, à la sueur de son front », lui avait un jour dit son époux. Quant au père, Einar Einarsson deuxième du nom, il avait laissé son empreinte dans la « nouvelle extension », ainsi que l'appelait parfois Erla, la partie bétonnée abritant les chambres qu'il avait construite alors que son mari, Einar Einarsson « le troisième », n'était encore qu'un enfant.

Erla ne nourrissait pas d'attachement particulier à ses origines. Elle n'évoquait que rarement sa famille. Ses parents vivaient à Reykjavík, chacun de leur côté, et elle ne voyait presque plus ses trois sœurs. La distance avait bien sûr joué un rôle dans cet éloignement, mais à vrai dire sa famille n'avait jamais été

proche. Après le divorce de leurs parents, les sœurs avaient pratiquement coupé les ponts, et les réunions familiales demeuraient exceptionnelles. Erla ne s'en chagrinait plus ; certes, elle n'aurait pas été contre posséder un ancrage plus solide, mais finalement, elle avait préféré cultiver les liens avec la famille d'Einar.

Fatiguée et lasse, elle resta assise un moment sur le fauteuil. Il était sans doute l'heure de se coucher, mais elle avait envie de s'accorder encore un instant, de profiter du silence, de la tranquillité. Einar dormait depuis longtemps. Pour lui, se lever tôt était une vertu. Mais en plein mois de décembre, à quelques jours de Noël, c'était à peine si le soleil se montrait, et Erla ne voyait pas l'intérêt de se lever aux aurores alors que le monde était encore plongé dans les ténèbres. Le ciel ne s'éclaircissait qu'en milieu voire en fin de matinée, un horaire tout à fait convenable pour s'extirper du lit en cette saison. Si leurs opinions sur ce genre de détails divergeaient, le couple avait appris à ne pas en faire une montagne. Dans cette région isolée, les invités se faisaient rares, il valait mieux se supporter. Eh oui, ils étaient encore amoureux. Peut-être pas comme autrefois, au premier jour, mais leur amour avait évolué et leur relation gagné en maturité.

Erla regrettait d'avoir terminé son livre aussi rapidement, elle aurait dû le savourer un peu plus. La dernière fois qu'ils étaient allés au village, elle avait emprunté quinze ouvrages à la bibliothèque – beaucoup plus que la limite autorisée, mais elle avait une permission spéciale qui lui donnait aussi le droit de garder les livres plus longtemps, jusqu'à deux ou trois mois si la météo était particulièrement mauvaise. Et elle venait de finir le dernier. Elle les avait

lus bien plus rapidement que d'habitude, et Dieu seul savait quand elle pourrait retourner à la bibliothèque. Elle fut soudain envahie par cette familière sensation de vide qui la prenait lorsqu'elle achevait une activité et se retrouvait désœuvrée. Quand elle ne savait plus vers quoi se tourner. « Vide » n'était d'ailleurs peut-être pas le meilleur mot ; en vérité, elle se sentait presque prisonnière de ce désert de glace.

À la ferme, ils s'étaient interdit de parler d'enfermement. C'était une idée qu'ils fuyaient autant que possible, par crainte qu'elle ne les étouffe.

Les submerge...

En tout cas, elle avait beaucoup apprécié ce roman, le meilleur des quinze empruntés. Mais pas au point de le reprendre sitôt terminé. Elle avait déjà lu tous les livres de leur collection personnelle, ceux qu'ils avaient achetés et ceux dont ils avaient hérité avec la maison. Certains d'entre eux à plusieurs reprises.

Elle jeta un coup d'œil au sapin, dressé dans un coin. Il avait de l'allure, pour une fois Einar avait fait l'effort d'en choisir un de belle taille. Son parfum entêtant conférait à la petite pièce une agréable ambiance de Noël. Durant les fêtes de fin d'année, ils essayaient d'éloigner les ténèbres et cela apaisait son sentiment de claustrophobie, fût-ce temporaire. Au moins, ils les célébraient dans la plus grande sérénité, sans jamais être dérangés, car personne ne pouvait accéder à leur ferme si reculée lorsqu'une telle quantité de neige recouvrait le sol – à moins de le vouloir tout particulièrement.

Ils n'avaient pas encore décoré l'arbre, se réservant cette tradition pour la veille du réveillon. Toutefois,

quelques paquets étaient déjà disposés à son pied. Inutile de les cacher, cela faisait longtemps qu'ils les avaient achetés. Là où ils vivaient, impossible de faire les magasins à la dernière minute ou de passer à l'épicerie parce qu'on s'était rendu compte qu'il manquait de la crème pour préparer la sauce.

Erla savait très bien qu'il y avait des livres parmi ces cadeaux, elle était fortement tentée de prendre un peu d'avance sur les festivités et d'en déballer un. Einar lui offrait toujours des livres à Noël, un ou deux en général, et son plus grand plaisir était de découvrir ces nouveaux ouvrages puis de s'installer dans son fauteuil le plus confortable avec des chocolats pour lire pendant des heures. Tout était prêt pour le réveillon. La boîte de chocolats encore scellée était posée sur la table du séjour. Le cellier était rempli de caisses de soda au malt – spécialité de la saison en Islande – auxquelles il était interdit de toucher avant le jour J. Pour le dîner, elle servirait de l'agneau fumé, bien entendu. Comme l'année passée, et celle d'avant, et toutes les précédentes...

Erla se leva ; le froid lui piqua la peau à l'instant où elle reposa sa couverture. Se dirigeant vers la fenêtre, elle ouvrit le rideau, jeta un coup d'œil aux ténèbres qui s'étendaient dehors et constata qu'il neigeait. Elle en aurait mis sa main à couper. Il neigeait toujours à Noël dans cette région si profondément enfoncée dans les terres, et située bien au-dessus du niveau de la mer. Elle sourit. Ce lieu était pour ainsi dire inhabitable, surtout en cette saison. La ténacité des ancêtres d'Einar forçait l'admiration, et à présent, bloquée ici à son tour, elle devait payer les conséquences de leur sacrifice.

Il fallait faire vivre cette ferme, quoi qu'il arrive. Mais elle ne se plaignait pas. Quelques exploitations voisines – façon de parler, étant donné la distance qui les séparait – avaient été désertées durant la décennie passée, et chaque fois qu'Einar apprenait le départ d'un autre éleveur, sa réaction était la même : il vouait le fuyard aux gémonies.

– Erla ! appela la voix rauque de son mari depuis la chambre.

Elle était certaine de l'avoir entendu ronfler un peu plus tôt.

– Tu ne viens pas dormir ?

– J'arrive tout de suite, répondit-elle avant de souffler la bougie qu'elle avait installée sur la petite table à côté du fauteuil pour créer une atmosphère douillette.

La lampe d'Einar était allumée sur sa table de chevet, éclairant son verre d'eau et, comme toujours, un roman de Halldór Laxness. Erla connaissait son époux par cœur, elle savait qu'il aimait garder un bouquin de l'écrivain nobélisé à côté de lui, même s'il ne l'ouvrait que rarement. Ils possédaient la plupart de ses livres, et elle les avait lus plus d'une fois. En vérité, Einar préférait compulsiver de vieux journaux et magazines avant de se coucher, surtout les articles traitant d'événements surnaturels. De toute façon, leurs journaux étaient toujours plus ou moins vieux. En hiver, il pouvait s'écouler plusieurs mois avant qu'un nouveau numéro ne leur soit distribué. Ils restaient malgré tout abonnés à la revue de leur parti politique, dont les exemplaires s'empilaient dans leur boîte postale au village, ainsi qu'à d'autres, comme la sélection islandaise du *Reader's Digest*.

Si elle comprenait l'intérêt d'Einar pour l'actualité

politique, son attirance pour les histoires sur l'au-delà ou pour les livres écrits par des médiums en tous genres la laissait perplexe, particulièrement en un lieu pareil.

L'hiver, il ne se passait jamais une journée sans qu'elle perçoive quelque phénomène qui lui glaçait le sang. Cet isolement, ce silence, cette fichue obscurité, tout cela participait à amplifier le moindre craquement dans la toiture ou le parquet, le sifflement du vent, les ombres, au point qu'elle se disait parfois que l'existence serait peut-être plus supportable si elle se mettait à croire aux fantômes.

Mais lorsqu'elle s'asseyait avec un livre à la lueur d'une bougie, elle se laissait emporter vers un monde lointain et ces damnés esprits cessaient de la tourmenter.

Erla s'allongea sur son lit, essayant de trouver une position confortable. Elle s'efforça de se convaincre qu'elle avait hâte d'être au lendemain – plus facile à dire qu'à faire. Elle aurait tant aimé partager le même amour qu'Einar pour ces lieux. Mais le lendemain ne serait guère différent de ce jour-là, ni de la veille. Noël apportait certes un peu de changement, mais rien de très remarquable. Quant au Jour de l'an, il se confondait avec tous les autres, malgré un repas un peu plus festif – de l'agneau fumé, comme à Noël. Ils ne tiraient plus de feux d'artifice depuis des années. On n'en trouvait pas encore en novembre, quand ils faisaient leurs courses de Noël, et cet achat ne justifiait pas un voyage supplémentaire vers le village en plein cœur de l'hiver. De plus, ils étaient assez d'accord sur l'inutilité de lancer des feux d'artifice au milieu de nulle part – c'est ce qu'avait dit Einar un jour, et

elle avait acquiescé. Elle devait cependant admettre qu'au fond, ces explosions de couleurs lui manquaient parfois.

– Qu'est-ce que tu fais encore éveillée, ma chérie ? demanda-t-il avec douceur.

Elle voulut lui faire remarquer qu'il n'était même pas vingt-trois heures, mais dans cette pénombre perpétuelle, l'heure n'avait pas vraiment d'importance. Ils vivaient au rythme de la ferme, se couchaient beaucoup trop tôt et se réveillaient au beau milieu de la nuit. Ses protestations muettes, comme le fait de rester à lire dans le salon le plus tard possible, ne changeaient jamais rien.

– Je viens de terminer un livre, répondit-elle. Je n'étais pas fatiguée. Je me demandais aussi si on ne devrait pas appeler Anna, pour voir si tout va bien.

Elle ajouta alors, répondant elle-même à sa question :

– Il est probablement trop tard pour la déranger, cela dit...

– Je peux éteindre ? demanda Einar.

– Oui, vas-y, concéda-t-elle avec hésitation.

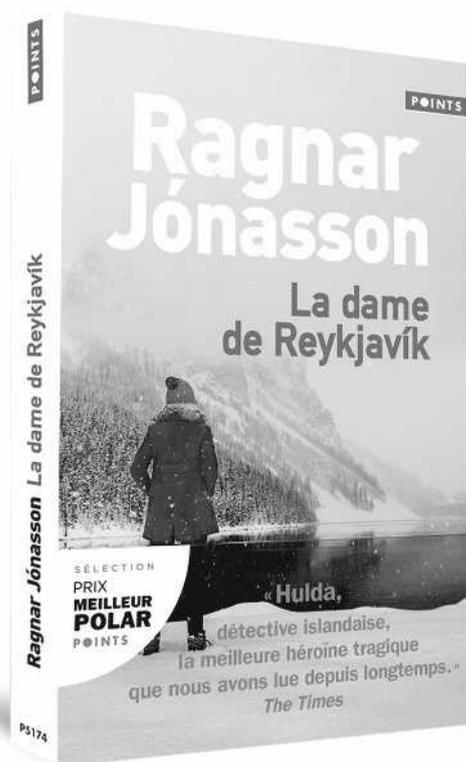
Aussitôt, les ténèbres se pressèrent contre eux. C'était à la fois si brusque et si constant. Pas un point de lumière aux alentours. Elle *sentait* la neige tomber dehors, savait qu'ils ne pourraient aller nulle part – sauf bien sûr chez Anna – avant le mois de janvier, au plus tôt. C'était la vie qu'ils s'étaient forgée ici, une vie dont le seul but était de tenir bon.

2

Il était presque vingt-trois heures. Devant la porte de chez elle, Hulda fouillait dans son sac à la recherche de ses clés. Elle n’y voyait rien ; les réverbères de la rue n’éclairaient pas jusque-là, et l’ampoule de leur lampadaire extérieur avait grillé. Jón avait promis d’en racheter une, mais visiblement il ne l’avait toujours pas fait. Elle jura à voix basse. Leur maison se situait à la limite de la ville, en bord de mer, sur la péninsule d’Álftanes, un emplacement agréable, même si depuis quelques mois, la famille semblait en proie à une étrange léthargie, comme si de lourds nuages flottaient au-dessus de leur tête.

Hulda retrouva enfin ses clés. Elle n’avait pas voulu sonner, au cas où Jón et Dimma dormiraient. À vrai dire, elle s’était attendue à rentrer encore plus tard ; son service devait se prolonger toute la nuit, mais pour une fois la soirée avait été plutôt calme, et Snorri l’avait libérée. Malgré les apparences, c’était un homme plutôt sensible, et il devait percevoir que la situation chez elle n’était pas facile ces derniers temps. Jón et elle travaillaient trop, l’un comme l’autre, avec des horaires le plus souvent décalés. Elle devait faire

LA TRILOGIE DE *LA DAME DE REYKJAVÍK* EN POCHE



**Ragnar Jónasson:
1 million de lecteurs
en France !**

POINTS